

PAR L'INDIVIDU OU PAR LA LOI...

Dans une conférence faite récemment sur ses quinze années passées au bagne, le camarade Cyvoct, en se recommandant de l'idée de Rousseau, avait été amené à dire que, lui aussi, malgré tant d'apparences contraires, se rangeait de l'avis du philosophe et déclarait que l'homme naît bon.

Il n'en fallut pas davantage pour que M.T.R. gratifiât les lecteurs bénévoles du *Genevois* de deux articles sur ce sujet, qui n'est pas précisément brûlant, et s'inscrivit en faux contre l'idée présentée incidemment du reste et sans autre développement par le conférencier. En appelant à la rescousse la théorie darwinienne, le prolix rédacteur du *Genevois*, dont l'abondance et l'aplomb ont comblé les vides créés par la maladie de son chef, s'écrie:

«Non, l'homme ne naît pas bon, il naît ayant de la bête les pires instincts, et je trouverais aisément dans le transformisme et ailleurs bien des arguments pour le prouver».

Joignons à cela l'alinéa suivant et nous aurons une idée de ce que M.T.R. appelle modestement sa théorie:

«On me dira, il ne peut pas alors naître mauvais non plus. Pardon; ce que nous appelons mauvais, c'est le sentiment de la destruction, né lui-même de la nécessité de la vie. Et j'affirme seulement ceci, c'est que tous les êtres, y compris les hommes, naissent avec ce sentiment, et que c'est de ce sentiment d'abord que découle ce qu'inconsciemment les adversaires de ma théorie appellent les pires oursinets».

Peu nous importe en somme l'opinion de M.T.R.; aussi l'eussions-nous laissé tranquillement pondre un troisième article sans y prendre autrement garde, si M. G. Favon, son chef, n'avait cru bon d'apposer son veto, à titre de commentaire, dans les termes que voici:

«Cette théorie de notre collaborateur T. R. est intéressante parce qu'elle marque nettement l'écart fondamental entre l'anarchie, qui se base sur l'hypothèse de l'homme naturellement bon, et le socialisme, qui ne cherche le progrès intellectuel et moral que dans l'action lente du milieu social modifiant les passions sauvages et rudimentaires de l'homme primitif. L'axiome anarchiste est le mot de Fourier: "Les passions viennent de Dieu et les lois viennent des hommes". Le précepte socialiste est: "La règle et la loi ont pour unique base légitime l'intérêt général exprimé par l'ensemble des membres de la communauté". Il faut choisir entre ces deux conceptions; pour nous comme pour M.T.R. le choix est fait depuis longtemps».

Tout cela est bien peu clair. En ce qui concerne l'anarchie c'est vraiment par trop généraliser. Un conférencier exhume une idée chère à Jean-Jacques, aussitôt notre professeur de systèmes sociaux d'en faire la base des théories anarchistes, et combien follement. M.T.R., après nous avoir rompu la tête pendant deux colonnes pour nous prouver que l'homme naît mauvais, s'écrie enfin: *«Qu'importe au fond, en effet, que l'homme naisse bon ou mauvais?».*

Que ne s'en est-il aperçu plus tôt! L'homme ne naît ni bon ni mauvais, il est un résultat, et en tant que résultat, il est ce qu'il peut être, très dissemblable d'un individu à un autre individu et par conséquent assez éloigné d'une harmonie parfaite, la différence de complexion et, par suite, d'aptitude, devant naturellement tracer à chacun d'eux une voie différente.

La bonté est un mode particulier, nullement constant, variant de l'un à l'autre et d'un moment à un autre. Il peut y avoir autant de férocité latente chez un homme prétendu bon, le croyant et le faisant croire par ses actes, que chez celui qui sera considéré comme une brute. M. Favon nous offre à ce sujet un exemple concluant. Tout le monde s'accorde à dire, ses amis surtout, qu'il est obligeant, bon, le cœur sur la main et la main à la poche. Comment mieux définir la bonté telle que nous la concevons dans notre société? Eh bien, le même homme a signé, au lendemain de la mort de Carnot, un article infâme, intitulé *Défendons-nous*, vouant les anarchistes en bloc et en détail à la vindicte publique et réclamant pour eux des représailles sanglantes. La bonté avait fait faillite, des intérêts divers l'ayant momentanément éclipsée.

L'individu n'étant pas libre ne peut être invariablement bon; ses variations se trouvent déterminées par

des influences momentanées, par un concours de circonstances, d'intérêts très complexes et très enchevêtrés qui font de la généralité de ses actes un véritable kaléidoscope.

L'homme apporte en naissant des aptitudes d'adaptation remarquables; il se plie, se conforme aisément aux exigences du milieu dans lequel il est appelé à vivre; malheureusement, les conditions de son développement sont limitées par l'organisation de la société et le système de répartition de la richesse sociale. Au lieu de faire tendre ses efforts vers la satisfaction de besoins toujours plus grands et plus nombreux, il est obligé de lutter sans cesse pour conserver l'intégrité de ses moyens d'existence, si précaires soient-ils, contre une minorité d'individus, avide de conserver à tout prix son maximum de jouissances et déchaînant pour arriver à ses fins égoïstes les pires calamités.

Sans croire l'homme naturellement bon, ce qui ne signifie rien, nous le voyons, par l'étendue de ses revendications acclamées sur toute la surface de la terre asservie, apte déjà en esprit à la transformation du milieu social, ce qui signifie qu'il est capable d'un effort combiné, d'une série d'efforts, pour amener ce qui n'est encore que spéculation pure en une réalité tangible par l'association, par la lutte, qui est pour la partie déshéritée de l'humanité comme une nécessité historique.

Les efforts des anarchistes vont en sens inverse de ce socialisme si mal défini par M. Favon. Ils visent à développer chez les prolétaires la conscience de leur droit, l'esprit de révolte qui les fait sortir de leur torpeur, la compréhension de l'effort collectif par l'apport des aptitudes particulières à chaque individu; ils visent à coopérer révolutionnairement à la transformation sociale, d'accord avec l'histoire qui nous montre toutes les révolutions qui ont transformé notablement l'état social comme étant l'effort des minorités révolutionnaires. Le socialisme de M. Favon est contre-révolutionnaire, il fait fi du travail des individus pour transformer le milieu; il attend tout de la loi et de «*l'action lente du milieu social*» pour transformer les individus. Le christianisme avait aussi cette prétention et l'on sait où nous ont mené dix-neuf siècles de sa toute-puissance.

Rousseau, par une étrange contradiction, croyait en la bonté innée de l'homme et il s'efforçait d'un autre côté à l'amener au bien par l'imposition de la Loi, qui prenait à ses yeux une majesté toute romaine. A ce point de vue, M. Favon et les jacobins de son espèce sont bien les dignes continuateurs de Rousseau. Qu'importe l'individu pourvu que l'État soit florissant! Le philosophe genevois - nous parlons de Rousseau - n'avait pas assez d'anathèmes à lancer contre l'individu dont les actes ou simplement les idées pouvaient diminuer la puissance de l'État; dans le *Contrat social* il ne voit que la peine de mort pour châtier le coupable d'un aussi grand forfait. La propagande anti-étatiste des anarchistes a trouvé dans les jacobins radicaux et socialistes le même esprit contre-révolutionnaire.

La loi, l'État, sanctionnent la sujétion du prolétariat et le vol dont il est victime tous les jours; en conséquence, tout désir de transformation, tout effort dans ce but ont une tendance révolutionnaire puisqu'ils s'élèvent contre le fait existant.

La loi ne change pas les rapports économiques des individus entr'eux; elle veille non pas à ce qu'il n'y ait pas de lésé mais uniquement à ce que celui-ci ne crie pas trop haut et s'en tienne à une protestation platonique, car il y va sans doute de «*l'intérêt général de l'ensemble de la communauté*». L'arrivée des socialistes au pouvoir n'a pas modifié cette conception du rôle de l'État, l'individu qui aspire au gouvernement lâche un peu tous les jours de ses principes, comme un lest qui lui permettra de monter plus haut; lorsqu'il est enfin au pouvoir le reste de ses principes a disparu dans l'océan de ses capitulations.

C'est toujours la même expérience de dupe que M. Favon assigne comme moyen aux travailleurs qui veulent s'émanciper. Pour nous, elle fut concluante dans le passé déjà et le présent n'est pas fait pour nous donner le goût d'un nouvel essai. Depuis trente ans et plus M. Favon patauge et tripote dans la boue politique: qu'il nous dise de quel profit réel a été pour les travailleurs son intervention, ce sera le meilleur moyen de nous prouver par des faits la valeur de ses théories étatistes à la sauce nouvelle; de nous montrer du même coup leur influence sur le milieu social et le néant des théories anarchistes qui tendent à appeler l'individu à la conscience de sa force pour la transformation du milieu social dans lequel il est actuellement sacrifié.

Georges HERZIG.